

« CES MAINS QUI RÉPARENT LA TERRE »

LE RÉCIT VIVANT, ENGAGÉ, SANS LANGUE DE BOIS, DE L'AVENTURE COLLECTIVE LIVELIHOODS ET DE SES PARTENAIRES, DISPONIBLE EN LIBRAIRIE ET EBOOK LE 15 OCTOBRE 2020

Quel est le lien commun entre de grandes entreprises internationales et des villages isolés d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique latine ? Entre le monde des ONG animées par un idéal et celui du business ? Entre le secteur dit « privé » et d'intérêt général ? L'aventure collective des Fonds Livelihoods, démarrée en 2009, montre que les frontières peuvent tomber et les alliances se nouer pour atteindre un objectif ambitieux mais nécessaire : restaurer les écosystèmes vivants, construire une agriculture plus durable, pour réconcilier l'homme et la nature.



« CES MAINS QUI RÉPARENT LA TERRE » est le récit d'une aventure collective, engagée et singulière : celle des Fonds d'investissement Livelihoods qui unissent des entreprises privées engagées à lutter contre le réchauffement climatique et des communautés rurales, qui agissent sur le terrain, au quotidien, pour réparer les écosystèmes naturels, réinventer une agriculture respectueuse du vivant, subvenir à leurs besoins vitaux.

Rédigé sous la plume de Bernard Giraud, Co-Fondateur et Président des Fonds Livelihoods, le livre est le témoignage de l'expérience, des réussites mais aussi des défis d'une alliance engagée pour la transformation écologique et la lutte contre la pauvreté. Edité par la Maison d'Édition « Les ateliers henry dougier », il sera disponible en français, en librairie dès le 15 octobre 2020, ainsi qu'au format électronique en français et en anglais.

UN RÉCIT SINCÈRE SUR L'EXPÉRIENCE, LES RÉUSSITES ET LES DÉFIS RENCONTRÉS SUR LE TERRAIN

De l'île de Sumatra au Sénégal, de Madagascar au Delta du Gange, Livelihoods et ses partenaires travaillent au quotidien avec des communautés rurales dont la vie dépend directement des climats, du sol, de l'eau, de la diversité végétale et animale. Restaurer les écosystèmes abimés tout en luttant contre la pauvreté rurale, est-ce possible ? Le livre témoigne sans filtre de l'expérience terrain de Livelihoods : les solutions qui ont apporté des bénéfices réels aux

communautés, l'agriculture, la biodiversité. Mais aussi les défis et embûches. La confrontation aux catastrophes naturelles ou à des contextes politiques et sociaux difficiles.

Le récit permet au lecteur d'accompagner les femmes qui ont planté des millions de palétuviers dans le delta du Gange pour lutter contre la violence des cyclones, les efforts des petits producteurs de vanille à Madagascar, la vie dans les villages de la Cordillère des Andes ou du Burkina Faso équipés de foyers à bois efficaces contre la déforestation. Il peut suivre les efforts pour transformer la chaîne de valeur de la noix de coco aux Philippines, pour assurer de meilleurs revenus aux paysans de l'île de Mindanao. Le lecteur se projette, dans le texte et dans l'image grâce à un QR code accessible en fin de chaque chapitre, lui permettant de consulter en ligne l'album photo des 10 chapitres consacrés aux projets Livelihoods.

UNE RÉFLEXION SUR LE COMBAT ÉCOLOGIQUE DE NOTRE ÉPOQUE, LA TRANSFORMATION DES MODÈLES AGRICOLES, LE RÔLE DE L'ENTREPRISE

« CES MAINS QUI RÉPARENT LA TERRE » soulève également les questionnements d'un acteur engagé pour la transition écologique depuis des décennies. Est-il trop tard pour enrayer le réchauffement climatique ? La terre pourra-t-elle subvenir aux besoins d'une population qui atteindra 9 milliards en 2050 ? Quelles sont les limites et les difficultés auxquelles font face les entreprises pour transformer leur chaîne de valeur ?

Bernard Giraud pose le débat et s'interroge sur les contradictions de notre époque, le rôle individuel et collectif que peuvent jouer nos sociétés et nos entreprises pour réparer le vivant, réinventer une agriculture qui régénère le sol. Avec une conviction et une évidence, qu'il est urgent de repenser la façon d'habiter la Terre, de continuer à chercher les solutions qui marchent. Transformer les modèles agricoles qui se sont construits ces dernières décennies est un combat long, complexe mais nécessaire, auquel les entreprises ont un rôle clé à jouer.

« A la question sur ce qui les a le plus marqué au cours des dernières années dans leur village et dont ils sont particulièrement fiers, presque tous répondent : la plantation de la mangrove, « leur » mangrove. Fierté d'avoir réussi collectivement quelque chose que tous croyaient impossible, planter dans la boue, pas à pas, des millions de palétuviers. En prendre soin, la défendre parce qu'on en a compris la valeur inestimable. En écoutant les auteurs de ce rapport, je me dis que si la bataille est loin d'être gagnée, elle est ici plutôt bien engagée. »

« Plus encore que l'investissement financier, c'est l'investissement humain qui fera la différence. Et c'est précisément là que se situe le problème. Que fait-on pour préparer, pour former une nouvelle génération d'agriculteurs qui seront capables de produire intelligemment dans le contexte du changement climatique ? »

« Comment motiver des petits producteurs à adopter des pratiques respectueuses de l'environnement s'ils n'en retirent aucun bénéfice et s'ils doivent travailler encore plus ? »

« Qu'est-ce qui incite à agir ou pas ? Pourquoi l'engagement n'est-il pas plus massif ? La peur du désastre écologique aide certainement à la prise de conscience mais on ne construit pas sur la peur. Pas plus que sur le passé. »

Bernard Giraud, extraits de « CES MAINS QUI RÉPARENT LA TERRE »

ÉDITEUR : ATELIERS HENRY DOUGIER - HORS COLLECTION - PRIX : 16 €

FORMAT 14,5 X 22CM / 192 PAGES

ISBN 979-10-312-0431-4

Contact presse :

Marion DARAS | mdaras@livihoods-venture.com

www.livihoods.eu | Twitter : [@livelihoods](https://twitter.com/livelihoods) | LinkedIn : Livelihoods Venture

QU'EST-CE QUE LIVELIHOODS ?

Livelihoods est né du constat que la lutte contre le changement climatique et pour la préservation des ressources naturelles est indissociable de celle pour la dignité des hommes et des femmes qui entretiennent la terre et qui en vivent. Et que des coalitions associant les communautés locales, les acteurs privés et publics peuvent nous permettre de réussir les transformations indispensables et urgentes.

Livelihoods est aussi fondé sur une conviction : rien ne peut réussir sans une implication directe des intéressés. À une logique d'aide et d'assistance du fort au faible, il est préférable de substituer une logique d'investissement et de responsabilité partagée.

Les entreprises qui ont investi et soutiennent l'action des fonds Livelihoods à ce jour : Danone, Eurofins, Firmenich, Groupe Caisse des dépôts, Hermès, Groupe Crédit agricole, Groupe La Poste, Mars Incorporated, Michelin, SAP, Schneider Electric, Veolia, Voyageurs du monde. Les fonds Livelihoods mobilisent une capacité d'investissement de 300 millions d'euros. Depuis leur création, ils ont permis d'améliorer la vie d'environ un million de gens, de restaurer 100 000 hectares de terres et de planter 200 millions d'arbres.

LES ATELIERS HENRY DOUGIER :

Créée en 2014, la maison d'édition raconte la société contemporaine dans le monde, en donnant la parole à des témoins souvent invisibles pour briser les murs et les clichés : <http://ateliershenrydougier.com> et sur Facebook, Twitter et Instagram.

DEUX « RÉCITS » EXTRAITS DU LIVRE :

Le chant des bolongs

Toute aventure collective a besoin d'une histoire fondatrice, un ancrage auquel chacun peut s'accrocher face aux vents du large, lorsqu'ils soufflent trop fort. La nôtre est sans doute née en 2009 près de Ziguinchor en Casamance, un mois sombre d'hiver français, un beau mois de ciel clair et doux dans ce grand estuaire d'Afrique de l'Ouest coince entre Gambie et Guinée Bissau. Immense étendue que nous survolons en provenance de Dakar : des centaines de bras d'eau, ces « bolongs » argentés qui serpentent vers l'océan entre langues de terre nue et couloirs verts, ce qui reste de la mangrove qui couvrait autrefois la majeure partie du delta. On aperçoit très nettement au fond des bolongs un damier complexe d'innombrables petits champs : les rizières dont nous apprendrons bientôt qu'elles sont pour la plupart abandonnées car envahies par l'eau salée. Ce qui était autrefois le grenier à riz du Sénégal est recouvert d'une boue saumâtre. Les palétuviers qui absorbaient silencieusement le sel, tels un gigantesque filtre faisant office de barrière de protection des rizières, ont disparu, laissant place à ce que les Casamançais appellent la « tanne », une terre stérile durcie par le soleil et le mouvement des marées.

A dire vrai, nous débarquons en Casamance armés de notre ignorance qui n'a d'égal que notre inexpérience dans ce qui sera pour nous un nouveau métier une nouvelle étape de vie. Mon complice Jean-Pierre Renaud et moi-même venons de l'industrie. Lui, habitué à faire marcher de grandes usines agro-alimentaires, moi, familier des stratégies d'entreprises, bien loin des villages de Casamance. Ce qui nous motive : l'intuition que ces deux mondes ne sont éloignés qu'en apparence, que de multiples fils invisibles les relient et qu'il nous faut inventer des solutions qui seront des passerelles. La conviction très forte aussi que rien ne se fait sans les gens, qu'ils sont les héros de leur propre histoire. Les années passées chez Danone, une entreprise issue de l'industrie verrière devenue un géant de l'alimentaire, nous ont appris que les mutations nécessaires ne réussissent qu'« Avec et Par » les hommes et les femmes concernés, pour reprendre une expression bien connue dans cette entreprise qui a su inventer à la fin du siècle dernier une vision et des méthodes managériales innovantes sous l'impulsion de son fondateur, Antoine Riboud.

Accueillis par nos futurs partenaires sénégalais, nous roulons immédiatement vers un village où nous arrivons à la nuit tombée après quelques heures sur des pistes défoncées. Tout le village est rassemblé face à un drap tendu sur une bâche de camion : l'écran de cinéma improvisé que lorgnent une centaine d'enfants assis sur le sable, entourés des groupes animés de femmes qui font cercle, les notables du village et des anciens assis sur des fauteuils en plastique, les jeunes

du club de foot avec leurs maillots colorés qui rigolent en s'envoyant des coups de coude. Un petit groupe électrogène fournit l'énergie nécessaire au projecteur et la séance de « cinéma-débat » commence. Je suis impressionné par l'attention que portent les villageois aux images un peu tremblantes de palétuviers et leurs racines échasses, les gros plans de crabe-violoniste ou de poisson-grenouille. Jean Goepf, un responsable de l'ONG Océanium, chapeau de brousse sur la tête, commente en wolof les images, montrant à quel point la mangrove est un formidable lieu de reproduction des poissons. Il donne la parole à un pêcheur du village, puis à un vieil agriculteur, ensuite à la présidente des femmes qui collectent les huîtres accrochées aux racines des palétuviers. Tous témoignent d'un même constat : la disparition de la mangrove s'est traduite par une forte baisse de la diversité et de la taille des ressources qui sont essentielles à la vie du village. Jean dessine ensuite un simple graphique sur le sable et invite chacun à le remplir avec un seau rempli de coquillages pour matérialiser les prises d'un vieux pêcheur dans le bolong lorsqu'il était jeune et celles d'aujourd'hui. En prolongeant la courbe qui pique du nez, chacun peut visualiser le désastre annoncé si rien n'est fait. S'engage alors une discussion animée sur ce qu'il convient de faire. La croyance profondément ancrée jusqu'alors est que la mangrove ne se plante pas, pas plus que les arbres de la forêt. C'est un don de Dieu. Il faut toute la force de conviction d'un Haidar El Ali, fondateur et dirigeant d'Océanium, pour expliquer que restaurer la mangrove disparue est possible, que plusieurs villages ont déjà réussi et qu'il faut protéger celle qui reste, ne plus couper les racines des palétuviers pour faire du bois de chauffe, ne plus construire de routes sans se soucier de la circulation de l'eau. La soirée est longue, les petits commencent à fatiguer, certains emportés dans les bras de leurs mamans vers les cases voisines. Mais elle se conclut par un engagement clair. A la question posée par Océanium : « votre village veut-il replanter la mangrove ? », la réponse est clairement oui. A la question « combien de volontaires du village sont prêts à planter ? », après conciliabules et de multiples discussions, le chiffre d'une centaine fait consensus. Rendez-vous est pris pour identifier les surfaces à replanter et programmer les dates de plantation.

De retour à Ziguinchor après plusieurs jours sur le terrain, nous échangeons avec les responsables d'Océanium sur un grand projet que nous pourrions faire ensemble. Jean-Pierre recoupe les informations, vérifie ses calculs. Ce qui emporte notre décision c'est d'abord la capacité de cette organisation à motiver et mobiliser les populations locales pour reconstruire les fondations de leurs ressources vivrières. Tous les moyens locaux sont mis à contribution pour créer une dynamique de plantation et même une véritable compétition entre les villages : les radios locales où les villageois viennent raconter leur engagement, les cahiers d'écolier illustrés de jeux sur la protection de la mangrove, les affiches avec de jolies images de bandes dessinées que les commerçants et même les gendarmes sont heureux d'afficher dans leurs bureaux. Mais nous sommes aussi frappés par la méthode mise au point par Océanium et qui s'apparente à ce que nous connaissons bien dans l'industrie : identifier ce qui est essentiel, se focaliser sur les actions-clef, simplifier pour rendre le modèle reproductible et organiser la logistique afin d'atteindre une échelle significative. Depuis la cueillette de millions de propagules, ces longues graines de palétuviers, dans les mangroves en bonne santé et leur transport vers les villages qui replantent, l'ONG a su structurer la replantation en des gestes simples afin que chaque village puisse facilement la mettre en œuvre. Cette approche tranche sur beaucoup d'autres projets de développement parfois magnifiques mais si complexes qu'ils restent à l'état d'éternels pilotes.

A notre arrivée, les responsables d'Océanium avaient déjà planté 300 hectares avec cette méthode. Ils sont convaincus qu'ils peuvent faire beaucoup plus mais leurs moyens financiers sont très limités, quelques milliers d'euros annuellement. Il faut des équipes sur le terrain, il faut financer la collecte des propagules, des camions pour les acheminer au fond des bolongs, des motos, des téléphones pour coordonner une énorme logistique car tout doit se faire en quelques mois pour profiter de la saison des pluies. Il faut de l'argent aussi pour s'assurer de la qualité des plantations, les surveiller pour qu'elles grandissent dans de bonnes conditions. Sans un financement important sur plusieurs années, ce projet n'aura pas l'impact espéré. Nous décidons que ce projet sera notre premier projet de compensation carbone car il répond très exactement à ce que nous cherchons : les mangroves poussant en milieu tropical humide séquestrent d'importantes quantités de carbone, contribuant à ralentir le changement climatique. En se développant, elles reconstituent un écosystème durable indispensable à la vie des populations locales. L'investissement réalisé aura donc un double impact écologique et social.

Pendant quatre années, un immense chantier de plantation se déploie en Casamance et au Sine Saloum, plus au nord. 400 villages se mobilisent et réussissent à planter 80 millions de propagules sur 10.000 hectares, soit la surface de Paris. Malgré toutes les difficultés rencontrées, les camions embourbés jusqu'à l'essieu, la foudre qui frappe ici et là, les petits et grands drames, je suis frappé par l'incroyable énergie et l'enthousiasme des groupes de planteurs. Des orchestres de villages accompagnent les chants des femmes qui progressent en rythme dans la vasière. J'accompagne un groupe de

jeunes villageois qui plantent à une telle vitesse que je suis exténué alors qu'ils courent sans même souffler dans le « poto-poto » la boue noire des mangroves jusqu'aux genoux. Chaque village essaie de faire mieux que son voisin. Un jour nous apprenons une nouvelle inquiétante : une petite araignée orange se répand dans les jeunes plantations et fait sa toile sur le bourgeon terminal, étouffant le jeune palétuvier. Si l'on n'arrive pas à stopper la progression de cet insecte, le risque de mortalité des jeunes plants est énorme. Mais nos partenaires réagissent avec un sang-froid incroyable. En quelques semaines, les écoles, les clubs de jeunes et tous les volontaires sont équipés de boîtes de conserve et à marée basse, nettoient un à un les palétuviers infestés. Rapidement, l'invasion est stoppée. Preuve supplémentaire que ce projet est bien porté par la population.

En 2018, près de dix années après le démarrage de ce projet, nous décidons d'en évaluer les impacts. L'impact carbone ne nous pose pas de problème : avec des méthodologies reconnues internationalement, les experts sont capables de mesurer très précisément le carbone stocké en fonction de la croissance des arbres, de leur densité. Tous les trois ans, les parcelles cartographiées au GPS sont auditées selon des méthodes rigoureuses d'échantillonnage. Des drones sont utilisés lorsque la mangrove est trop grande ou trop enchevêtrée pour que les auditeurs puissent faire des mesures de terrain. Nous sommes donc en mesure de suivre avec précision les tonnes de CO2 que le projet a permis de stocker. Mais les hommes et les femmes qui se sont démenés pour ressusciter la mangrove, que pensent-ils 10 ans plus tard ? Ont-ils le sentiment que leur effort a servi à quelque chose, a permis d'améliorer concrètement la vie de leurs familles ? Nous faisons appel à La Tour du Valat, une organisation scientifique basée en Camargue qui a beaucoup travaillé sur les écosystèmes côtiers dans de nombreux pays. Les experts de la Tour du Valat nous proposent d'utiliser une méthode mise au point par l'agence de développement du gouvernement britannique (DFID) basée sur des mesures physiques et 800 interviews de villageois sur l'ensemble du périmètre du projet. Quelques mois après, l'analyse des résultats confirme nos hypothèses et bien au-delà : l'étude confirme le retour des ressources halieutiques, les pêcheurs témoignent de l'accroissement de la diversité des poissons, de leur taille. Les experts de Tour du Valat estiment que la mangrove restaurée génère 5000 tonnes supplémentaires de poisson en Casamance. L'étude confirme aussi que les palétuviers jouent à nouveau leur rôle essentiel de « pompe à sel » protégeant les rizières de l'invasion d'eau salée. Plusieurs milliers d'hectares de rizières pourront être restaurés et aménagés dans le grand delta. Je me prends à rêver d'un autre grand projet de riziculture avec des méthodes intelligentes à la fois productives et durables qui permettrait de redonner vie à ces vastes espaces aujourd'hui abandonnés au fond des bolongs. Mais ce qui est le plus frappant et le plus émouvant dans les témoignages recueillis, c'est le sentiment de fierté qu'expriment massivement les villageois. A la question sur ce qui les a le plus marqué au cours des dernières années dans leur village et dont ils sont particulièrement fiers, presque tous répondent : la plantation de la mangrove, « leur » mangrove. Fierté d'avoir réussi collectivement quelque chose que tous croyaient impossible, planter dans la boue, pas à pas, des millions de palétuviers. En prendre soin, la défendre parce qu'on en a compris la valeur inestimable. En écoutant les auteurs de ce rapport, je me dis que si la bataille est loin d'être gagnée, elle est ici plutôt bien engagée.

Les bijoux d'Araku

Lorsque mes amis indiens me téléphonent de Calcutta ou d'Hyderabad, je n'ai pas besoin de regarder le numéro qui s'affiche, il me suffit d'entendre le tintamare des klaxons en toile de fond pour immédiatement me trouver plongé dans le tohu-bohu des villes indiennes en plein essor. Chacun sait que le klaxon est un organe automobile essentiel en Inde ! Entre les chantiers qui poussent un peu partout, les panneaux publicitaires pour le dernier smartphone ou le produit de beauté qui vous attirera toutes les attentions, au milieu des gaz d'échappement des touk touks qui vous prennent à la gorge et la foule dense qui s'affaire entre d'innombrables échoppes, l'Inde urbaine est un incroyable chaudron d'énergie.

Automne 2009 : nous atterrissons à Vishakaptnam, grand port de la côte Est de l'Inde dans l'Etat d'Andhra Pradesh, invités par les responsables de la Fondation Naandi qui veulent nous montrer leur action dans une vallée isolée à plusieurs heures de route. Il nous faut slalomer un bon moment dans les embouteillages grâce à la virtuosité de notre conducteur pour atteindre les faubourgs de la ville, voir peu à peu les champs et les arbres l'emporter sur les constructions disparates puis s'engager sur une route en lacets qui escalade le rebord des Eastern Ghats, une chaîne de montagne qui domine les côtes orientales de l'Inde. Longues heures ralenties par la traversée de nombreux villages. Notre voiture se fraye un passage dans la cohue d'un jour de marché, double des groupes d'enfants en route pour l'école, contourne plus loin des bovins paisiblement couchés sur l'asphalte. Entre les arbres, nous apercevons une famille de singes regardant passer les voitures du haut d'un parapet. Notre chauffeur évite d'innombrables camions et bus brinquebalant chargés de marchandises ou de passagers venus des hautes vallées.

Tout à coup, l'horizon se dégage. Devant nous s'ouvre une large vallée sous un soleil de fin d'automne. Tout paraît incroyablement calme. A perte de vue, le moutonnement des champs et des arbres sur les versants bleutés où s'accrochent encore quelques lambeaux de brume. Une rivière serpente entre des rizières en terrasses où s'affairent les paysans qui ont commencé la récolte. Nous sommes enfin dans la vallée d'Araku. Aucune construction ne vient défigurer ce paysage qu'on croirait échapper d'une peinture de Constable. Nous apprendrons qu'ici la terre bénéficie d'un statut particulier, celui de zone tribale, car la vallée d'Araku est peuplée d'Adivasis, les peuples premiers de l'Inde. Chaque famille jouit de l'usufruit de la terre, la cultive et la plante, peut la céder à ses enfants mais pas la vendre. Aucun particulier ou promoteur immobilier, aussi riche soit-il, n'a donc la possibilité d'acquérir des terrains et de construire. Les villages, groupés au pied des collines se fondent dans le paysage. Sur les versants, à l'ombre de grands chênes argentés, on aperçoit le vert sombre des caféiers qui sont le symbole de l'histoire étonnante qui se joue ici : le pari de réussir l'entrée dans la modernité sans détruire l'identité culturelle d'une communauté. Avec une question : l'identité culturelle peut-elle être un levier (ou un frein) permettant à un groupe de femmes et d'hommes marginalisés par l'histoire de se construire un avenir.

Nous sommes guidés dans notre découverte par deux personnages exceptionnels qui deviendront des amis très chers. Manoj Kumar, dirigeant de la Fondation Naandi, et David Hogg, responsable des projets agricoles de la fondation. J'ai fait connaissance de Manoj quelques années auparavant alors que nous accompagnions nos patrons respectifs membres du conseil d'administration d'une grande organisation internationale. Nous nous sommes très vite compris et fait la promesse qu'un jour nous ferions quelque chose ensemble. Voilà pourquoi, un jour de novembre, nous nous retrouvons à Araku. Manoj pétillant d'intelligence et d'humour. Sous son regard amusé, on sent une très grande force d'analyse et d'action. Après quelques années dans une banque d'affaires où il aurait pu faire ce qu'on appelle une belle carrière, il a décidé de rejoindre Naandi, une fondation créée par un entrepreneur indien convaincu que l'efficacité de l'entreprise peut être mise au service de la lutte contre la pauvreté et l'exclusion. Naandi en sanskrit veut dire « new beginning », nouveau départ. En quelques années, la fondation a développé de nombreux programmes un peu partout en Inde pour l'éducation des filles, le soutien scolaire dans des quartiers défavorisés, l'accès à l'eau potable ou la nutrition.

A Araku, la fondation Naandi a été appelée par les autorités confrontées à un problème difficile : les adivasis sont les héritiers d'une longue histoire de marginalisation de peuples autochtones qui ont été repoussés vers les hautes terres, tour à tour révoltés contre le pouvoir du moment ou repliés dans la forêt. Ils sont aujourd'hui 80 millions de l'ouest à l'est de l'Inde. Pendant longtemps, les adivasis d'Araku ont vécu de chasse et de cueillette. Puis la forêt a disparu, transformée en bois pour la construction ou en traverses de chemin de fer par le colonisateur anglais. Des caféiers ont bien été plantés il y a quelques années puis délaissés, car les villageois manquent de savoir-faire et le café est de bien médiocre qualité. Quel avenir pour les jeunes de ces tribus isolées dans une Inde en plein bouleversement ? Seront-ils embrigadés par les « naxalites », cette ancienne guérilla maoïste encore vivace dans la région, sans autre horizon que la violence et le désespoir ?

Les adivasis d'Araku ont gardé enfoui dans leur mémoire le souvenir vivant de la forêt qui les a longtemps nourris. Mais aujourd'hui, les forêts ont disparu et les collines sont dénudées, recouvertes d'une végétation que broutent les troupeaux de chèvres et de bovins. L'érosion a lessivé les sols et la roche nue brille au soleil. Un rite de passage dans la vallée veut que les jeunes garçons pour devenir des hommes partent plusieurs jours dans la nature sauvage et ne reviennent au village que lorsqu'ils ont tué un gibier. On raconte que cette coutume existe encore mais les pauvres garçons errent sans rien trouver tant la faune s'est appauvrie, condamnés à rapporter de misérables petits rongeurs. Lors de nos rencontres avec les villageois, beaucoup expriment le souhait de reconstituer la forêt, mais quelle forêt ? Pas la forêt d'antan car les paysans d'Araku ont compris l'opportunité que représente le monde extérieur, le marché qui peut contribuer à accéder à une vie décente. Les motos et camions des acheteurs en gros, intermédiaires et marchands divers parcourent la vallée pour y négocier des produits recherchés pour leur qualité : les fruits, le riz ou le ragi « queue de renard », ce petit millet aux graines minuscules dont les qualités nutritionnelles sont exceptionnelles.

Avec nos partenaires de Naandi, nous testons dans les villages plusieurs scénarios de forêt « fonctionnelle » combinant la plantation d'arbres fruitiers, d'arbres pour le bois d'œuvre, le bois de feu, ainsi que des cultures sous couvert. Discussions à l'ombre d'un grand manguier devant un croquis coloré représentant les terres du village et leur utilisation : visages attentifs et silencieux d'abord puis la conversation s'anime, quelques leaders prennent la parole puis chacun y va de son commentaire. Une femme demande comment on va pouvoir protéger les jeunes arbres de la gourmandise des chèvres. Brouhaha, discussions sur les solutions possibles, les clôtures ou le gardiennage. Un jeune paysan déclare qu'il

veut surtout planter des manguiers et rien d'autre. L'échange est long, les responsables de Naandi écoutent mais ils expliquent aussi que planter plusieurs essences d'arbres est nécessaire pour diversifier les revenus, se protéger des aléas climatiques et commerciaux. La discussion se conclut sur le choix des parcelles qui seront plantées et sur les méthodes de plantation.

Au fil des semaines, village après village, se dessine un vaste programme de plantation. Avec Jean-Pierre Renaud, nous sentons très vite que les conditions sont réunies pour réussir un grand projet dans cette vallée et avec nos partenaires. Nous calculons les budgets pour planter et entretenir ces plantations sur une durée de vingt ans. Et évaluons le carbone qui sera stocké dans les arbres, la restauration des sols, les tonnages de fruits qui seront produits. Décision est prise par le comité du fonds Livelihoods d'investir deux millions et demi d'euros pour planter six millions d'arbres sur des terres dégradées qui permettront de stocker 1.3 millions de tonnes de carbone. Mahindra, une grande entreprise indienne, se joint à Livelihoods et apporte un complément de financement qui permet de réaliser le projet. Naandi crée au centre de la vallée une grande pépinière où les plants seront produits puis des pépinières annexes dans plusieurs villages pour être au plus près des besoins. Chaque village s'organise pour transporter les jeunes plants et creuser les trous qui les accueilleront. Ici, presque tout se fait à pied et les parcelles sont souvent loin du village. Les machines sont rares. Et on ne dispose que de deux ou trois mois pour permettre aux jeunes arbres de s'enraciner avec la mousson. Le programme de plantation s'accompagne d'une intense formation sur la fertilisation des sols avec des techniques élaborées de compostage. Je visite plusieurs de ces petits centres de compost que les fermiers sont fiers de me montrer. Cette matière organique réduit la mortalité car elle nourrit et protège les jeunes plants, aidant à garder une certaine humidité pendant la saison sèche.

David Hogg est un artisan essentiel de cette aventure. David a grandi en Nouvelle Zélande dans une famille de fermiers. Il a débarqué en Inde alors qu'il était un jeune étudiant plein de rêves, il y a quarante ans de cela. David Hogg est devenu indien de cœur et j'ose dire d'âme. « Plus indien que les indiens » disent nos amis ! Après quelques années passées dans un ashram, David s'est installé comme fermier dans le sud de l'Inde. Il a produit des fruits, des fromages, élevé des chevaux de course. Il sait ce que gagner sa vie à partir de la terre veut dire. Dans sa ferme régulièrement visitée par des troupes d'éléphants, il a développé une extraordinaire connaissance des cycles du vivant, des plantes, de la complexe alchimie des micro-organismes du sol. Marcher avec David sur les petits sentiers qui sillonnent les champs et les bois d'Araku en l'écoutant me lire le paysage ou m'expliquer les propriétés d'une plante qu'il vient de cueillir est un moment de grand bonheur. David a rejoint Naandi il y a quelques années et il y dirige les programmes agricoles de la fondation dans plusieurs Etats de l'Inde. Il a beaucoup observé et écouté. Il a formé les équipes de terrain de Naandi, de jeunes techniciens passionnés originaires de la vallée ou des villes. Il a mis en place patiemment avec des paysans volontaires des solutions qui fonctionnent, gagné la confiance de villageois qui ne croient que les actes, ayant entendu trop de paroles et de promesses non tenues. Manoj, David et leur équipe de terrain ont fait d'Araku une sorte de laboratoire d'innovation sociale, culturelle et technique, combinant une vision ambitieuse et une grande attention à l'action, à la qualité de l'exécution. Tout pour nous plaire.

Quatre ans après, les arbres sont plantés et l'objectif du projet atteint. Des caféiers occupent les parcelles les plus favorables. Les premiers manguiers atteignent déjà une belle taille et les fermiers se font photographier à côté de leurs plus beaux arbres. Je remarque le soin que chacun apporte à l'entretien des parcelles replantées. Un couple de paysans qui nous accueille sur une parcelle éloignée nous montre la petite cabane qu'ils ont construite : « nous préférons y dormir pour être près de nos arbres au cas où des animaux viendraient les abîmer ». Petits signes qui sont autant de messages encourageants. Mais aussi beaucoup de stress parfois.

Un jour d'octobre 2015, nous recevons un message alarmant : un cyclone sur la côte Est de l'Inde a frappé la vallée d'Araku. On ne sait pas encore l'ampleur des dégâts mais des plantations sont touchées. Nous craignons le pire, tant d'efforts détruits en quelques heures. Deux semaines plus tard, en visite dans la vallée, je constate que certaines parcelles sont très endommagées mais d'autres sont intactes à quelques centaines de mètres. Le vent a soufflé en couloirs. Au total 10% seulement des plantations sont touchées. Très vite, les villageois ont dégagé les arbres abattus et commencé à construire des ombrages pour les caféiers qui se retrouvent exposés au dur soleil. Avec Naandi et les fermiers concernés, décision est prise de replanter rapidement les plantations endommagées. Quelques années plus tard, il ne reste plus trace du cyclone et le projet a retrouvé sa trajectoire initiale.

L'équipe de Naandi travaille dans la vallée d'Araku depuis plusieurs années. Peu à peu un rêve s'est dessiné autour du café avec l'objectif d'en faire le symbole du renouveau. Cette vallée magnifique encore préservée ne pourrait-elle pas devenir un joyau de préservation de la nature, apportant au monde des villes un café d'une exceptionnelle qualité, cultivé en respectant les terroirs et les cycles de la nature ? La vallée d'Araku ne pourrait-elle pas devenir une véritable marque symbole de pureté et d'excellence ? Rêve un peu fou et curieux renversement si l'on considère la pauvreté des habitants de cette vallée et le poids de l'histoire des adivasis. Pourtant, pas à pas, Naandi a commencé à transformer ce rêve en une réalité économique et surtout humaine avec la création d'une coopérative qui réunit aujourd'hui plus de 10.000 petits producteurs.

Année après année, les fermiers ont été formés à soigner les caféiers, à enrichir les sols selon les techniques de la biodynamie, à créer les conditions d'ombrage et l'humidité propices au meilleur café. Les parcelles ont été sélectionnées avec l'aide d'un expert français qui a su appliquer au café sa connaissance des vins et des terroirs viticoles. Un des succès de Naandi est d'avoir réussi à susciter non seulement l'intérêt des producteurs mais aussi une véritable émulation entre eux pour produire le meilleur café. Avec des moyens simples mais efficaces. Chaque année, Naandi organise les Gems of Araku (les « joyaux d'Araku »), une compétition où sont invités des experts internationaux du café venus des cinq continents et qui priment les meilleurs producteurs de la vallée. Les grains de qualité sont collectés par un petit camion rouge bien visible dans la vallée. Chacun peut suivre des yeux ce fameux « red truck », voir dans quel village il se rend pour collecter le café. Et chacun sait que le café collecté par le « red truck » est payé deux fois plus cher par la coopérative. Avec un principe, le label « red truck » n'est pas attribué individuellement mais à un groupe de fermiers lorsqu'ils ont atteint le niveau de qualité requis. Ainsi, les fermiers les plus dynamiques sont incités à entraîner leurs voisins.

Cette approche est sous-tendue par une stratégie de commercialisation du café qui vise une clientèle exigeante d'amateurs de café. Soutenue par des dirigeants d'entreprise indiens et français, une première boutique Araku est ouverte à Paris dans le quartier branché du Marais. Le design des emballages, les couleurs, l'aménagement intérieur du magasin ont été pensés pour être en cohérence avec ce que la jeune marque Araku cherche à communiquer. Plusieurs enseignes de grands magasins commencent à commercialiser le café d'Araku et des entreprises le servent dans leurs sièges parisiens. La commercialisation sur internet est lancée un peu plus tard en Inde suivie de l'ouverture d'un espace de dégustation et de vente à Bangalore. D'autres ouvertures sont envisagées dans de grandes villes étrangères. Un fil fragile mais réel se noue entre deux mondes que tout en apparence oppose, la clientèle aisée des métropoles urbaines en recherche d'une nature plus ou moins fantasmée et les habitants d'Araku qui essaient de se frayer un chemin pour ne pas disparaître dans un monde qui s'urbanise.

En 2018, encouragés par la réussite de la première vague de plantations, nous imaginons avec nos amis de Naandi une nouvelle étape bien plus ambitieuse : ne pas se limiter à replanter des parcelles ici et là mais restaurer l'ensemble du paysage. A l'échelle d'un village, organiser l'utilisation de l'espace depuis le sommet des collines, les versants bien exposés qui se prêtent à la culture du café, les champs et vergers, puis les cultures qui s'étagent jusqu'aux rizières dans le fond de la vallée. Pour reboiser les collines qui apporteront de la fraîcheur et de l'humidité au café, on doit repenser les pratiques d'élevage, mettre fin à la divagation du bétail et développer des cultures de fourrage sur certaines parcelles. . Quelques villages ont commencé à le faire et nous montrent avec fierté les pentes reboisées. Un grand programme d'agro-foresterie est proposé au Comité d'Investissement de Livelihoods. Décision est prise de restaurer 18.000 hectares dans 300 villages. Pour permettre ce passage à plus grande échelle, la fabrication de compost au niveau de la ferme ne suffit plus. Une unité de production mécanisée de compost est créée dans la vallée. A partir de la biomasse abondante, un fertilisant naturel est fabriqué en grande quantité et commercialisé par la coopérative. L'objectif de ce nouveau projet est de reconstituer un écosystème productif qui s'appuie sur une gestion intelligente des sols, de l'eau, de la biodiversité. Une intensification fondée sur les cycles du vivant. Cesser de « boxer » contre le vivant mais jouer avec, tel un judoka qui se sert de la force de son partenaire.

Quelques mois plus tard, je participe à une réunion des membres de la coopérative. Une petite foule colorée s'est serrée dans la grande salle où sont stockés les sacs de café après la récolte et le séchage des grains. Les murs ocre rouge sont décorés de fins motifs adivasis, ces groupes de petits personnages géométriques à l'encre noire sur un fond ocre brun représentant des scènes de la vie au village. Aucun portrait, aucune exaltation d'un personnage providentiel. Ici, le collectif l'emporte sur la valorisation de l'individu. Les participants sont assis à même le sol, silencieux mais pas passifs. En regardant ces visages attentifs, on peut lire un bout de l'histoire qui s'écrit ici. Un petit homme fluet prend la parole.

C'est le président de la coopérative. Il détaille les résultats obtenus, expose les problèmes. Ses collègues du bureau de la coopérative interviennent et donnent leur point de vue.

Une femme plus âgée se lève et prend la parole. Comme la plupart des femmes de la vallée, elle porte plusieurs anneaux aux oreilles et au nez. Dans la vallée d'Araku, on montre sa richesse par l'or que l'on porte. Cette dame a perdu son mari il y a plusieurs années et elle a dû faire face. Elle est particulièrement fière de sa réussite. Un peu plus loin au milieu du groupe, j'aperçois une femme d'une quarantaine d'années et, assise à côté d'elle, une jeune fille qui doit être sa fille. Toutes deux sont silencieuses mais je peux voir dans les attitudes et les regards ce qui est en train de changer. La jeune fille suit les débats avec une extrême attention, on la sent active, elle ne baisse pas les yeux comme le font la plupart des femmes plus âgées. Son regard est vif et direct. Mes amis de Naandi m'expliquent que cette jeune fille a suivi le programme Nanhi Kali que la fondation a mis en place depuis plusieurs années pour les filles d'âge scolaire. Plusieurs de ces filles ont eu la possibilité de suivre des études hors de la vallée. Très naturellement, comme dans beaucoup d'autres zones rurales, elles auraient pu rester en ville, choisir une autre vie. Elles ont pourtant décidé de revenir dans la vallée. On commence à voir certaines d'entre elles prendre des responsabilités. Sont-elles le signe du renouveau ou un simple épiphénomène ?

Les adivasis d'Araku subiront-ils le sort de la plupart des peuples aborigènes dont l'identité culturelle a été submergée par le rouleau compresseur du monde dit moderne ? Ou bien réussiront-ils à s'appuyer sur cette identité pour se faire une place, leur place dans l'Inde de demain ? Leur marginalisation peut-elle les aider à tracer un chemin qui questionne nos propres certitudes ?

